



Vladimir Nabokov
Œuvres romanesques
complètes

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE MAURICE COUTURIER

TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR GENIA ET RENÉ CANNAC, MAURICE COUTURIER,
YVONNE COUTURIER, ALEXANDRE DOLININE,
DOUSSIA ERGAZ, SUZANNE FRAYSSE,
BERNARD KREISE, GEORGES MAGNANE,
JARL PRIEL, CHRISTINE RAGUET-BOUVART,
MARCELLE SIBON, MARCEL STORA,
LAURE TROUBETZKOY ET WLADIMIR TROUBETZKOY
CHRONOLOGIE PAR BRIAN BOYD

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

VLADIMIR NABOKOV

*Œuvres
romanesques
complètes*

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE MAURICE COUTURIER

TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR GENIA ET RENÉ CANNAC, MAURICE COUTURIER,
YVONNE COUTURIER, ALEXANDRE DOLININE,
DOUSSIA ERGAZ, SUZANNE FRAYSSE,
BERNARD KREISE, GEORGES MAGNANE,
JARL PRIEL, CHRISTINE RAGUET-BOUVART,
MARCELLE SIBON, MARCEL STORA,
LAURE TROUBETZKOY ET WLADIMIR TROUBETZKOY
CHRONOLOGIE PAR BRIAN BOYD

nrf

GALLIMARD

*Published by arrangement
with the Estate of Vladimir Nabokov.
All rights reserved, including the right of reproduction
in whole or in part in any form.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 1999,
pour l'ensemble de l'appareil critique.*

*Les mentions particulières de copyright
figurent au verso des pages de faux titre.*

MACHENKA

À Véra^{a1}.

En souvenir d'anciennes aventures,
En souvenir d'un amour d'autrefois².

POUCHKINE.

MARY

© 1970 by *Dmitri Nabokov*.

MACHENKA

Traduit de l'anglais par Marcelle Sibon,

© *Librairie Arthème Fayard*, 1981.

Révision de la traduction par Laure Troubetzkoy,

© *Éditions Gallimard*, 1999.

AVANT-PROPOS¹

Le titre russe de ce roman, *Machenka*, qui est un diminutif au second degré du prénom Maria¹, défie toute tentative de translittération rationnelle (l'accent tonique est sur la première syllabe dont le « a » se prononce comme « ask », tandis que le « n » est palatalisé comme dans « mignon »). Après avoir longtemps cherché un équivalent convenable (Mariette ? May ?), j'ai finalement opté pour Mary, qui m'a semblé le mieux rendre la simplicité du prénom russe².

Machenka est mon premier roman. Commencé à Berlin, peu après mon mariage (printemps 1925), et achevé au début de l'année suivante, il fut publié par une maison d'émigrés (Slovo, Berlin, 1926). Une traduction allemande, que je n'ai pas lue, parut deux ans plus tard (Ullstein, Berlin, 1928). Aucune autre traduction n'en fut faite pendant quarante-cinq ans — un laps de temps impressionnant.

La propension bien connue du débutant à empiéter sur sa vie privée en se mettant en avant ou en introduisant un vicair dans son premier roman, tient moins à l'attrait d'un thème tout trouvé qu'au soulagement de pouvoir se débarrasser de soi avant de passer à un meilleur sujet. C'est une des très rares règles générales auxquelles je me sois plié. Les lecteurs d'*Autres rivages* (commencé dans les années 1940) ne manqueront pas de remarquer certaines similitudes entre mes souvenirs et ceux de Ganine. Sa Machenka est la sœur jumelle de ma Tamara³ les allées ancestrales sont là et l'Orédeï coule à travers l'un et l'autre livres, et la photographie du manoir de Rojdestvéno tel qu'il apparaît de

nos jours — admirablement reproduit sur la couverture de l'édition Penguin (*Speak, Memory*, 1969) — pourrait fort bien être celle de la colonnade du « Voskressensk » de mon roman. Je n'avais pas consulté *Machenka* lorsque j'écrivis le chapitre XII de mon autobiographie un quart de siècle plus tard, et je suis fasciné aujourd'hui par le fait que, malgré la superposition d'un certain nombre d'inventions (telles que la bagarre avec le petit coq de village ou le rendez-vous galant dans une ville anonyme au milieu des vers luisants), la version romancée contient une solution plus concentrée de réalité personnelle que le récit scrupuleusement fidèle du biographe. Je me suis demandé, tout d'abord, comment cela était possible, comment l'émotion et le parfum avaient pu survivre aux exigences de l'intrigue et à la parade de personnages fictifs (deux d'entre eux apparaissent même, très maladroitement, dans les lettres de Machenka), alors que je ne croyais pas qu'une imitation élégante pût rivaliser avec la vérité toute nue. Mais l'explication est en réalité très simple : si l'on compte les années, Ganine est trois fois plus proche de son passé que je ne le suis dans *Autres rivages*.

À cause de l'éloignement peu commun de la Russie, et parce que la nostalgie demeure toute notre vie une folle compagne dont on a appris à supporter les navrantes extravagances en public, je n'éprouve aucune gêne à avouer le caractère sentimental de mon attachement à mon premier livre. Ses défauts, produits de la naïveté et de l'inexpérience, que n'importe quel criticule pourrait énumérer avec une goguenardise facile, sont compensés pour moi (seul juge en cette affaire) par la présence de plusieurs scènes (la convalescence, le concert dans la grange, la promenade en barque) qui, si j'y avais pensé alors, auraient dû être introduites, virtuellement inchangées, dans l'œuvre postérieure. Dans ces circonstances, dès le début de ma collaboration avec M. Glenny, mon traducteur anglais, je me rendis compte que notre traduction devait être aussi fidèle au texte que j'aurais exigé qu'elle le fût si ce texte n'avait pas été de moi. Des modifications insouciantes ou arbitraires telles que celles que j'ai apportées dans la version anglaise de *Roi, dame, valet*, par exemple, ne pouvaient pas être envisagées ici. Les quelques changements que je jugeai nécessaires d'effectuer se limitent à de courtes phrases de caractère utilitaire dans trois ou quatre passages se rapportant à des usages exclusivement russes (parfaitement clairs pour des émigrés comme

moi, mais incompréhensibles pour un lecteur étranger) et à la conversion des dates du calendrier julien de Ganine au calendrier grégorien en vigueur en Occident (par exemple, la fin de juillet devient notre deuxième semaine d'août, etc.⁴).

Je dois terminer cette introduction sur les recommandations suivantes. Comme je l'ai dit pour répondre à l'une des questions d'Allene Talmey dans une interview de *Vogue* (1970) : « Ce qu'il y a de meilleur dans la biographie d'un écrivain, ce n'est pas le récit de ses aventures, mais l'histoire de son style. Ce n'est que sous cet éclairage que l'on peut établir de façon valable la parenté — si parenté il y a — existant entre ma première héroïne et Ada, une création récente⁵. » Je pourrais tout aussi bien dire que cette parenté n'existe pas. Ma dernière remarque concerne une croyance inepte, mais qui sévit encore dans certains milieux. Quoiqu'un âne puisse soutenir que le mot « orange » est l'anagramme onirique du mot « organe », je déconseillerais à des membres de la délégation viennoise⁶ de perdre leur précieux temps à analyser le rêve de Klara à la fin du chapitre IV dans ce livre.

VLADIMIR NABOKOV.

9 janvier 1970.

CHAPITRE I

« Lev Glévo... Lev Glébovitch ? C'est un nom à vous dévisser la langue, mon cher !

— En effet. »

Ganine avait acquiescé assez froidement, cherchant à distinguer le visage de son interlocuteur dans l'obscurité imprévue. La situation absurde dans laquelle ils se trouvaient tous les deux l'agaçait autant que cette conversation forcée avec un inconnu.

« Vous savez, si je vous ai demandé vos nom et patronyme, ce n'est pas par simple curiosité, poursuivit la voix imperturbable. Je pense que chaque nom...

— Je vais appuyer encore une fois sur le bouton, coupa Ganine.

— Allez-y, mais j'ai bien peur que cela ne serve à rien. Comme je vous le disais, chaque nom a ses servitudes ; c'est un alliage rare que Lev et Gleb... et très exigeant : vous devez être à la fois concis, ferme et assez excentrique. Mon nom est plus modeste ; quant à ma femme, elle s'appelle tout simplement Maria². Au fait, permettez que je me présente : Alekséï Ivanovitch Alfiorov. Pardon, je crois que je vous ai marché sur le pied...

— Enchanté, fit Ganine, en tâtonnant dans le noir pour trouver la main qui tirait sa manchette. Croyez-vous que nous allons rester coincés ici encore longtemps ? Il serait temps que quelqu'un fasse quelque chose, bon Dieu !

— Asseyons-nous sur la banquette et attendons ! » claironna, juste au-dessus de son oreille, la voix exaspérante et

guillerette. « Hier, quand je suis arrivé, nous nous sommes trouvés nez à nez dans le couloir. Puis, le soir, je vous ai entendu vous racler la gorge à travers la cloison et j'ai su tout de suite, au son de votre toux, que nous étions compatriotes. Dites-moi, est-ce que vous logez ici depuis longtemps ?

— Des siècles. Vous avez du feu ?

— Non. Je ne fume pas. Plutôt crasseuse, cette pension, bien qu'elle soit russe... J'ai beaucoup de chance, vous savez : ma femme arrive de Russie. Quatre années de séparation, ce n'est pas drôle, je vous assure. Mais je n'ai plus longtemps à attendre maintenant : nous sommes dimanche aujourd'hui.

— Fichue obscurité », marmonna Ganine, et il fit craquer ses doigts. « Je me demande quelle heure il est. »

Alfiorov soupira bruyamment, exhalant le remugle chaud des hommes vieillissants qui ne se portent pas très bien. Il y a quelque chose de triste dans cette odeur.

« Plus que six jours, en supposant qu'elle arrive samedi. J'ai reçu une lettre d'elle hier. L'adresse est rédigée d'une manière très drôle. Dommage qu'il fasse si sombre, autrement je vous montrerais. Qu'est-ce que vous essayez de faire, mon cher ami ? Ces petits volets ne s'ouvrent pas, vous savez.

— Encore un peu et je les défonce ! dit Ganine.

— Allons, allons, Lev Glébovitch ! Ne ferions-nous pas mieux de jouer à un petit jeu ? J'en connais d'épatants, je les invente moi-même ! Comme celui-ci : pensez à un nombre de deux chiffres. Vous y êtes ?

— Je ne joue pas », dit Ganine, et il assena deux coups de poing sur la paroi.

« Le portier dort depuis des heures », constata la voix monotone d'Alfiorov ; « il est donc inutile de cogner comme ça.

— Mais vous conviendrez qu'on ne peut pas rester suspendus ici toute la nuit !

— J'ai malheureusement l'impression que c'est ce qui nous attend. Vous ne trouvez pas qu'il y a quelque chose de symbolique dans les circonstances de notre rencontre, Lev Glébovitch ? Sur la terre ferme, nous ne nous connaissons pas. Puis voilà que nous rentrons chez nous à la même heure et pénétrons ensemble dans cet engin... À propos, le plancher est effroyablement mince et il n'y a qu'un puits noir au-dessous. Donc, comme je le disais, nous sommes

entrés dans la cabine sans prononcer un mot, nous avons commencé à monter en silence, et tout à coup... stop. Et nous voilà dans le noir.

— Qu'est-ce que cela a de symbolique? » demanda Ganine d'un ton morne.

« Eh bien, cette brusque immobilisation dans l'obscurité. Et le fait que nous attendions. Aujourd'hui, au déjeuner, ce... comment s'appelle-t-il, le vieil écrivain?... ah! oui, Podtiaguine me parlait du sens de notre vie d'émigrés, cette attente perpétuelle. Vous n'êtes pas rentré de toute la journée, n'est-ce pas, Lev Glébovitch ?

— Non, je n'étais pas en ville.

— Ah! le printemps! La campagne doit être belle. »

Alfiorov se tut pendant un moment, et, lorsqu'il se remit à parler, sa voix avait une cadence désagréable sans doute parce qu'il souriait.

« Quand ma femme sera là, je l'emmènerai à la campagne. Elle adore les promenades. La logeuse m'a bien dit que votre chambre serait libre samedi ?

— C'est exact, répondit sèchement Ganine.

— Vous quittez définitivement Berlin ? »

Ganine acquiesça d'un hochement de tête, oubliant que ces signes sont invisibles dans le noir. Alfiorov s'agita sur la banquette, poussa un ou deux soupirs, puis se mit à siffloter un air doucereux, s'arrêtant par intermittence. Dix minutes passèrent ; tout à coup il y eut un déclic, quelque part au-dessus.

« Enfin ! » fit Ganine avec un sourire.

Au même moment l'ampoule du plafond s'embrasa et la cage qui s'élevait en bourdonnant fut inondée d'une lumière jaune. Alfiorov cilla, comme s'il venait de s'éveiller. Il portait un vieux pardessus beige informe — du genre « demi-saison » — et tenait à la main un chapeau melon. Ses cheveux blonds, clairsemés, étaient légèrement dépeignés, et il y avait quelque chose dans les traits de son visage qui rappelait une oléographie religieuse : la barbiche dorée, la courbure de ce cou décharné qu'il dégagea en étirant son écharpe bariolée.

Avec une secousse, l'ascenseur mordit le seuil du palier du quatrième étage et s'arrêta.

Alfiorov ouvrit la porte.

« C'est un miracle ! » dit-il avec un large sourire. « Je croyais que quelqu'un nous avait fait monter en appuyant

sur le bouton, mais il n'y a personne. Après vous, Lev Glébovitch. »

Mais, avec une grimace d'impatience, Ganine poussa Alfiorov en avant, sortit derrière lui et claqua violemment la portière d'acier pour calmer ses nerfs. Jamais encore il n'avait été aussi irritable.

« Un vrai miracle ! répéta Alfiorov. Nous sommes montés, et pourtant il n'y a personne ici. Voilà qui est symbolique aussi ! »

CHAPITRE II

La pension était à la fois russe et déplaisante. Elle était déplaisante surtout parce que l'on entendait les voitures de la *Stadtbahn* toute la journée et une bonne partie de la nuit, ce qui donnait l'impression que la maison tout entière se déplaçait lentement. Le vestibule, avec son miroir trouble surmontant une tablette pour les gants et son coffre en chêne placé de telle façon que les gens s'y rabotaient inévitablement les tibias, se rétrécissait en un couloir nu et étriqué. À droite et à gauche s'ouvraient trois chambres, numérotées au moyen de gros chiffres noirs collés sur chacune des portes. C'étaient de simples feuilles arrachées à un calendrier de l'année précédente^a : les six premiers jours d'avril 1923^{b1}. Le 1^{er} avril — première porte sur la gauche — était la chambre d'Alfiorov ; venait ensuite celle de Ganine, tandis que la troisième était le domaine de la logeuse, Lydia Nikolaïevna Dorn², veuve d'un homme d'affaires allemand qui l'avait ramenée de Sarepta³ vingt ans plus tôt et avait succombé à une fièvre l'année du calendrier^c. Dans les trois chambres qui se succédaient sur la droite (4 au 6 avril) vivaient : Anton Serguéïevitch Podtiaguine⁴, vieux poète russe ; Klara⁵, une fille à la poitrine opulente et aux yeux d'un étonnant marron bleuté ; enfin (chambre 6, à l'angle du couloir), deux danseurs professionnels maigrelets, Koline et Gornotsvétov⁶, qui avaient des cuisses musclées, le nez poudré, et gloussaient comme des femmes. Ce premier tronçon de couloir débouchait sur la salle à manger — lithographie de la sainte Cène sur le mur qui faisait face à la porte, massacres de cerfs jaunis sur un des murs de côté, au-dessus

d'un buffet ventru rehaussé par deux vases de cristal qui avaient été jadis les objets les plus propres de toute la maison mais étaient à présent ternis par une couche de poussière duveteuse.

En arrivant à la salle à manger le couloir tournait à droite, à angle droit. Là, dans ces profondeurs malodorantes et tragiques, se dissimulaient la cuisine, une chambrette pour la bonne, une salle de bains crasseuse, et des W.-C. étroits dont la porte arborait deux zéros amarante — séparés du chiffre en compagnie duquel chacun avait naguère signalé un dimanche sur le calendrier du bureau de Herr Dorn. Un mois après la mort de son mari, Lydia Nikolaïevna, petite femme un peu dure d'oreille, affligée de travers sans gravité, avait loué un appartement vide et l'avait converti en pension. Elle fit preuve à cette occasion, dans la manière dont elle distribua les quelques pièces de mobilier qu'elle avait héritées, d'une ingéniosité singulière et assez sinistre. Tables, chaises, armoires grinçantes et sofas défoncés furent répartis entre les diverses pièces qu'elle avait l'intention de louer. Dépareillés, ces meubles se fanèrent aussitôt, prirent l'air niais et déprimé qu'ont les os épars d'un squelette démantelé. Le bureau de feu Herr Dorn, véritable monstre de chêne doté d'un encrier de fonte en forme de crapaud et d'un tiroir central aussi profond qu'une cale de navire, fut adjugé à la chambre 1, qu'occupait maintenant Alfiorov, et séparé du tabouret à vis acheté pour lui être assorti, qui menait désormais une vie d'orphelin chez les danseurs de la chambre 6. Deux fauteuils verts furent également disparus : l'un s'étiolait dans la chambre de Ganine ; l'autre servait à la logeuse elle-même, ou à sa vieille chienne — un teckel noir, obèse, au museau gris, aux oreilles pendantes et veloutées dont les extrémités étaient effrangées comme une aile de papillon. Les deux ou trois premiers volumes d'une encyclopédie allèrent garnir l'étagère de la chambre de Klara, les autres furent alloués à Podtiaguine. C'est à Klara aussi qu'échut la seule table de toilette convenable, avec glace et tiroirs ; les autres pensionnaires ne disposaient que d'une cuvette de fer-blanc et d'un broc du même métal posés sur un support de bois trapu. Frau Dorn avait pourtant dû faire l'acquisition de lits supplémentaires. Cet achat l'affligea considérablement, non qu'elle fût ladre, mais parce que le sens de l'économie dont elle avait fait preuve dans la répartition de son ancien mobilier lui avait donné une sorte de

délicieux frisson. Maintenant qu'elle était veuve, elle trouvait le lit conjugal bien trop vaste pour elle et regrettait de ne pouvoir le débiter en autant de parties qu'elle en avait besoin. Elle faisait elle-même le ménage dans les chambres, au petit bonheur ; en revanche, comme elle n'avait jamais su s'en tirer avec les repas, elle avait engagé une cuisinière, grosse virago aux cheveux roux, terreur du marché voisin, qui, le vendredi, coiffait un chapeau cramoisi et cinglait vers les quartiers nord où elle vendait ses charmes de maritorne. Lydia Nikolaïevna redoutait d'entrer dans la cuisine — c'était d'ailleurs une créature paisible et craintive. Lorsqu'elle s'aventurait le long du corridor, trotinant sur ses pieds courts et carrés, les pensionnaires avaient inmanquablement l'impression que cette petite personne grise et camarde n'était pas du tout leur logeuse, mais une vieille femme stupide qui se serait trompée d'appartement. Chaque matin, pliée en deux comme une poupée de chiffon, elle donnait un coup de balai hâtif sous les meubles avant de disparaître dans sa chambre, la plus petite de toutes. Là, elle lisait des livres allemands en loques ou examinait les papiers de feu son mari, dont elle ne comprenait pas un iota. Podtiaguine était le seul qui entrât dans sa chambre. Il flattait son affectueux teckel noir, lui chatouillait les oreilles et la verrue qui décorait son museau chenu, et essayait de lui apprendre à faire le beau et à tendre sa patte torse. Il parlait à Lydia Nikolaïevna de ses maux de vieillard, lui racontait qu'il essayait depuis six longs mois d'obtenir un visa pour Paris, où vivait sa nièce et où les longues baguettes croustillantes et le vin rouge étaient si bon marché. La vieille dame acquiesçait de la tête et parfois lui posait une question sur les autres pensionnaires, en particulier sur Ganine, qu'elle trouvait très différent des autres jeunes Russes qui avaient séjourné dans sa pension. Ganine, qui logeait chez elle depuis trois mois, s'apprêtait à partir, il avait même dit qu'il rendrait sa chambre samedi prochain ; mais il avait déjà projeté de s'en aller plusieurs fois et avait à chaque fois changé d'idée et différé son départ. Lydia Nikolaïevna savait, pour l'avoir appris de l'aimable vieux poète, que Ganine avait une petite amie. Et tout le mal venait de là.

Depuis quelques jours il était morose et rechigné. Il n'y avait pas si longtemps encore, il marchait sur les mains tout aussi bien qu'un acrobate japonais : il avançait, les jambes élégamment dressées, telle une voile. Il soulevait une chaise

avec les dents, cassait une ficelle en gonflant ses biceps. Son corps brûlait toujours de l'envie de faire quelque chose : sauter par-dessus une clôture, déraciner un piquet, bref, s'en donner, comme nous disions quand nous étions jeunes⁷. Mais un boulon s'était dévissé en lui ; il s'était même voûté et avait avoué à Podtiaguine qu'il souffrait d'insomnies « comme une femme qui a ses nerfs ». La nuit de dimanche à lundi, après les vingt minutes passées dans l'ascenseur bloqué en compagnie de ce type expansif, il avait particulièrement mal dormi. Lundi matin, il était resté longtemps assis, nu, ses mains froides et jointes serrées entre ses genoux, accablé à la pensée qu'une nouvelle journée commençait et qu'il allait devoir enfiler pantalon, chemise et chaussettes — ces pauvres hardes imprégnées de sueur et de poussière — et il pensa à ces caniches de cirque, si monstrueux, si affreusement pitoyables dans leurs vêtements humains. Son inertie venait en partie de son oisiveté. Il n'avait pour l'instant pas particulièrement besoin de travailler, ayant économisé un peu d'argent au cours de l'hiver ; certes, il ne lui restait plus que deux cents marks : la vie avait été assez chère ces trois derniers mois⁸.

En arrivant à Berlin, l'année précédente⁹, il avait tout de suite trouvé du travail et il avait exercé successivement divers métiers jusqu'au mois de janvier. Il avait appris ce que signifiait le départ pour l'usine dans la brume jaunâtre de l'aube ; il avait appris aussi combien les jambes sont douloureuses quand, dans la journée, on a parcouru une dizaine de kilomètres à virevolter, les bras chargés d'assiettes, entre les tables du restaurant Pir Goroï¹⁰, il avait fait d'autres choses encore et avait vendu, à la commission, tous les articles imaginables : des petits pains russes, de la brillantine et des brillants tout court. Rien ne lui paraissait indigne ; il avait même plus d'une fois, comme beaucoup d'entre nous, vendu son ombre¹¹. En d'autres termes, il allait en banlieue jouer les figurants sur un plateau de cinéma installé dans une grange, baraque de foire où la lumière fusait, avec un sifflement mystique, des énormes facettes des projecteurs braqués comme des canons sur une foule de comparses qu'ils inondaient d'un éclat cadavérique. Les tirs de barrage de leurs rayons destructeurs illuminaient la cire peinte des visages immobiles, puis expiraient avec un déclic, mais pendant longtemps encore, dans ces cristaux compliqués, dans ces couchers de soleil moribonds, brûlait sourdement notre

honte humaine. Le marché conclu, nos ombres anonymes étaient expédiées dans tous les coins du monde.

L'argent qui lui restait lui suffisait pour quitter Berlin, mais il lui faudrait rompre avec Ludmila et il ne savait pas comment s'y prendre. Bien qu'il se fût accordé une semaine pour tout régler et qu'il eût averti la logeuse qu'il partirait samedi, Ganine se disait que cette semaine ou la suivante ne changerait rien. Mais, nostalgie à rebours, la soif d'un autre pays étranger devenait particulièrement ardente au printemps. Sa fenêtre donnait sur les rails du chemin de fer, de sorte que la tentation de partir le tirait constamment. Toutes les cinq minutes, un grondement sourd envahissait peu à peu la maison entière ; il était suivi d'un énorme nuage de fumée qui ondoyait devant la fenêtre et masquait la lumière blanche du jour. Puis, lentement, il se dissolvait de nouveau et dévoilait l'éventail des voies ferrées qui se rétrécissait au loin entre les dos noirs, tronqués, des maisons sous un ciel aussi pâle qu'un sirop d'orgeat.

Ganine se serait senti plus à l'aise s'il avait occupé, de l'autre côté du corridor, la chambre de Podtiaguine ou celle de Klara ; leurs fenêtres ouvraient sur une rue assez morne qui, bien qu'elle fût traversée par un pont de chemin de fer, leur épargnait du moins la vue d'un pâle et séduisant lointain. Ce pont prolongeait les voies qu'on dominait de la fenêtre de Ganine, et il ne pouvait jamais chasser la sensation que chaque train, sans qu'on le vît, traversait la maison de part en part. Le convoi arrivait du côté opposé, sa réverbération fantôme secouait le mur, se frayait un chemin cahotant le long du vieux tapis, effleurait un verre posé sur le lavabo, disparaissait finalement par la fenêtre avec un fracas métallique glaçant, immédiatement suivi d'un nuage de fumée qui ondoyait de l'autre côté de la fenêtre, et, tandis que le nuage se dissipait, un train de la *Stadtbahn* émergeait, comme excrété par la maison ; voitures d'une couleur olive sale, avec une rangée de mamelles de chien sombres sur leur toit et une petite locomotive trapue, accrochée au mauvais bout, qui tirait vivement les wagons à reculons vers un lointain blafard, entre des murs nus dont la couche de suie noire s'écaillait à certains endroits ou était recouverte par les fresques bigarrées de publicités périmées. On aurait dit qu'un courant d'air d'acier soufflait sans cesse à travers la maison.

« Ah, partir ! » murmura Ganine en s'étirant nonchalam-

ment, puis il s'immobilisa soudain... Qu'allait-il faire au sujet de Ludmila ? C'était absurde d'être tombé dans une telle mollesse ! Autrefois (à l'époque où il marchait sur les mains ou sautait par-dessus cinq chaises alignées) il avait été capable non seulement de dominer sa volonté, mais d'en jouer. Il y avait eu un temps où il entraînait cette volonté en se forçant, par exemple, à quitter son lit au milieu de la nuit et à descendre dans la rue pour déposer un mégot de cigarette dans une boîte à lettres. Et maintenant, il ne pouvait pas se résoudre à dire à une femme qu'il ne l'aimait plus. Avant-hier, elle était restée cinq heures dans sa chambre ; hier, dimanche, il avait passé toute la journée avec elle sur les lacs de la banlieue de Berlin, incapable de lui refuser cette ridicule petite excursion. Tout, en Ludmila, lui paraissait à présent repoussant : les boucles blondes de ses cheveux coupés à la dernière mode, les deux traînées de duvet noir sur sa nuque, qu'elle n'avait pas rasé, ses paupières bistres alanguies, et surtout ses lèvres luisantes de fard violacé. Il ne ressentait qu'ennui et répulsion en la regardant se rhabiller après un machinal assaut amoureux, lorsqu'elle fermait à demi les yeux (ce qui leur donnait aussitôt un déplaisant aspect broussailleux) et disait : « Tu sais, je suis tellement sensible que, quand tu ne m'aimeras plus autant, je m'en apercevrai tout de suite. » Sans répondre, Ganine se tournait vers la fenêtre où montait une blanche muraille de fumée. Alors, après un petit rire nasillant, elle l'appelait d'une voix basse et voilée : « Viens ici ! » À ce moment-là, il avait envie de se tordre les mains et de goûter la délicieuse petite souffrance de faire craquer ses jointures en lui disant : « Hors d'ici, femme, et adieu ! » Au lieu de cela, il souriait et se penchait sur elle. Elle promenait ses ongles, si affûtés qu'on les aurait dits artificiels, sur la poitrine de Ganine, faisait la moue, et battait de ses cils charbonneux en jouant son rôle d'enfant délaissée ou de capricieuse marquise. Pour Ganine, il y avait quelque chose d'éventé, de défraîchi et de vieux dans son odeur, bien qu'elle n'eût que vingt-cinq ans. Quand il effleurait de ses lèvres son petit front brûlant, elle oubliait tout : elle oubliait la fausseté qu'elle traînait partout comme son parfum, fausseté de son langage de bébé, de ses sens délicats, de sa passion pour Dieu sait quelles imaginaires orchidées¹² en même temps que pour Poe et Baudelaire, qu'elle n'avait jamais lus ; elle oubliait tous ses charmes factices, ses cheveux teints du blond à la mode, sa poudre de

riz foncée et ses bas de soie couleur de cochon de lait, et, penchant la tête en arrière, elle pressait contre Ganine toute sa chair faible, pathétique et qui n'éveillait aucun désir.

Dans son ennui et son humiliation, Ganine ressentait une absurde tendresse — mélancolique vestige du passage fugitif de l'amour — qui le faisait poser un baiser sans passion sur le caoutchouc peint des lèvres offertes, bien que cet élan de tendresse ne parvînt pas à réduire au silence une voix calme et sarcastique qui lui conseillait : « Mais envoie-la donc promener tout de suite ! »

En soupirant, il souriait doucement au visage tourné vers lui, mais ne pouvait rien trouver à dire quand elle s'accrochait à son épaule et le suppliait, d'une voix frémissante très différente de son habituel chuchotement nasal, comme si tout son être prenait son envol dans ses paroles : « Dis-moi, je t'en supplie, m'aimes-tu ? » Mais dès qu'elle avait remarqué sa réaction — une ombre familière, un involontaire froncement de sourcils — elle se rappelait qu'elle devait le fasciner à l'aide de poésie, senteurs et sensibilité, et elle se mettait aussitôt à jouer la comédie, hésitant entre le rôle de pauvre petite fille et celui d'artificieuse courtisane. Une fois de plus Ganine était envahi par l'ennui et il se mettait à arpenter la chambre de long en large, de la fenêtre à la porte et de la porte à la fenêtre, presque en larmes à force d'essayer de bâiller la bouche fermée pendant qu'elle mettait son chapeau en épiant subrepticement son amant dans le miroir.

Klara, jeune femme forte en poitrine et opulente, vêtue de soie noire, savait que son amie fréquentait Ganine et se sentait gênée et attristée chaque fois que Ludmila lui parlait de sa liaison. Klara considérait que les émotions de cette sorte devaient rester plus discrètes, sans iris violets ou sanglots de violons. Mais c'était encore plus intolérable quand son amie, clignant des yeux et rejetant la fumée de sa cigarette par les narines, lui en décrivait, encore tout chauds, les détails horriblement précis, car Klara faisait alors des rêves impudiques et monstrueux. Elle s'était mise récemment à fuir Ludmila, de crainte que son amie ne finisse par lui gâter cette sensation puissante et festive qui porte le joli nom de rêverie. Elle aimait les traits, bien accusés et légèrement arrogants, du visage de Ganine, ses yeux gris à la pupille exceptionnellement grande d'où partaient des rayons longs et droits comme des flèches, ses sourcils épais et très sombres, qui, lorsqu'il les fronçait ou lorsqu'il écoutait

L'EXPLOIT

<i>Notice</i>	1529
<i>Note sur le texte</i>	1539
<i>Bibliographie</i>	1541
<i>Notes et variantes</i>	1542

RIRE DANS LA NUIT
(CHAMBRE OBSCURE)

<i>Notice</i>	
Chambre obscure	1581
Rire dans la nuit	1591
<i>Note sur le texte</i>	
Chambre obscure	1606
Rire dans la nuit	1606
<i>Bibliographie</i>	1608
<i>Notes</i>	
Rire dans la nuit	1609
Chambre obscure	1620

LA MÉPRISE

<i>Notice</i>	1627
<i>Note sur le texte</i>	1643
<i>Bibliographie</i>	1646
<i>Notes et variantes</i>	1647

INVITATION AU SUPPLICE

<i>Notice</i>	1679
<i>Note sur le texte</i>	1690
<i>Bibliographie</i>	1692
<i>Notes</i>	1694

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

MACHENKA

ROI, DAME, VALET

Appendice

CHAPITRE XIII

Fin de la version russe de 1928

LA DÉFENSE LOUJINE

LE GUETTEUR

L'EXPLOIT

RIRE DANS LA NUIT

Appendice

CHAMBRE OBSCURE

LA MÉPRISE

INVITATION AU SUPPLICE

Introduction

par Maurice Couturier

Chronologie

par Brian Boyd

Note sur la présente édition

Notices, notes et variantes